

"Les enjeux de la pastorale du tourisme"

P. Olivier Morand, journées nationales de la pastorale du tourisme, mars 2004

1/ - mon chemin de découverte

Voilà la quatrième année que j'ai été appelé à travailler avec vous et à votre service. Je suis arrivé innocent en matière de pastorale du tourisme. Vous m'y avez formé. Et avec vous j'ai découvert que cet aspect de la vie ecclésiale touchait un pan de la vie de nos sociétés où beaucoup de choses qui concernent l'homme se concentraient. Je suis heureux, aujourd'hui, d'ouvrir ces journées en essayant de vous faire part de ce qui alimente ma réflexion depuis ces quatre ans.

Je ne vais pas me pencher sur les actions au quotidien que vous menez. Mais je vais plutôt essayer de situer notre travail apostolique dans un contexte plus large. La relecture de notre travail se fera ensuite, au long des journées. Mon désir est de mettre en place le décor sur fond duquel il me semble que nous nous situons. Ce faisant, j'espère répondre à ce que le Conseil National m'a demandé : exprimer, à ma manière, les enjeux que je perçois à la Pastorale des Réalités du Tourisme et des Loisirs.

2/ - la toile de fond de la société

L'Eglise est immergée dans la société.

Il y a des évolutions que l'on peut observer dans bien des domaines pour ceux qui se situent par rapport à l'Eglise : Sécularisation tenant compte du subjectivisme, probabilisme, et relativisme, crise de la transmission, marquant des passages de la logique de l'appartenance à la logique d'identité, d'inculcation à celle de la proposition. Par ailleurs une recherche est menée pour la prise en compte du fait que l'Homme a certains égards est un « *homo religiosus* », mais aussi qu'il y a place pour l'Homme « *areligiosus* » et donc pour l'énigme qu'ils sont l'un pour l'autre.

Dans ce contexte, il est fréquent d'entendre parler d'une époque de déchristianisation. Mais on doit bien reconnaître qu'il y a des situations où on ne peut pas parler de déchristianisation. Elles supposeraient un état antécédent, de christianisation, dont on serait sorti, ou en train de sortir. Or, cela ne se vérifie pas dans tous les cas.

Les personnes qui composent une société ne peuvent être vues comme si elles étaient sur une île. (Ce mot est à entendre ici de façon analogique, désignant un regroupement de type culturel, se mettant à distance du reste de la société). Toutes participent de courants qui marquent l'ensemble des mentalités. L'Eglise est un corps social, qui est en relation avec d'autres corps sociaux, tissant la trame de la société. Des phénomènes culturels, politiques, psychologiques sont transverses à la société, et touchent les individus dans leurs différents lieux et mode de vie.

Les éléments relevés me semblent décrire des évolutions qui ne concernent pas la seule Eglise. La façon dont chacun se décide sur ce qui est la source de ses choix de vie, son rapport à la vérité, le rapport à l'autorité, la façon de se reconnaître dans un groupe ou dans un autre, et d'y apporter sa contribution, est au travail dans la vie familiale, scolaire, ou associative, l'entreprise,

le politique ou le syndical. On s'accorde en général à reconnaître la crise des institutions intermédiaires, la crise du lien social. Le résultat des élections en nombre de pays d'Europe est souvent interprété de cette façon.

Aussi, faut-il parler de déchristianisation, ou prendre en compte l'évolution d'une certaine façon de vivre dans la société des hommes ? Les prises de distance par rapport aux institutions, les difficultés de la transmission des acquis, le règne de la démarche individuelle, l'importance accordée à l'adhésion plutôt qu'à l'appartenance héritée, ne touchent-elles pas tout système organisé, et pas seulement l'Eglise ?

Si cela est vrai, l'Eglise ne peut pas être vue comme une île, elle non plus. Si on fait une lecture de ces nouveaux paramètres concernant la seule Eglise, la mettant à part de phénomènes actifs de façon bien plus large, on risque de passer à côté de ce qui est entrain de marquer toute la société.

Pour le dire en d'autres termes, je me demande si le fait de faire de cette lecture une question trop uniquement ecclésiologique ou théologique n'empêcherait pas d'en voir la dimension plus largement anthropologique.

Regretter ce qui est passé, et pour certains rêver d'y revenir, c'est prendre le risque de passer à côté de l'Homme qui est en train, bon gré, mal gré, d'émerger. C'est cet Homme là qui est à prendre en compte dans ce qu'il est. N'est-ce pas là déjà la démarche dont témoigne Jésus dans l'Evangile à travers ses rencontres des étrangers à l'univers des juifs ? N'est-ce pas de ce même élan que témoigne le livre des actes des Apôtres, dans le cycle de Pierre, comme dans celui de Paul ? Nous savons bien, que depuis les premiers pas de l'Eglise, cette invitation à « passer aux barbares » est un débat douloureux. Fallait-il, ou non, imposer la circoncision ? En tout cas, la volonté a été de prendre la situation pour ce qu'elle était, même si elle n'était confortable pour personne.

L'attitude de Paul n'était-elle pas de reconnaître chez ces étrangers, culturellement et religieusement, le travail de l'Esprit-Saint qui l'avait précédé ? Notre attitude ne devrait-elle pas être de chercher en quoi l'Esprit-Saint nous précède chez l'Homme contemporain, déroutant par moment selon nos critères acquis, pour y discerner l'Esprit-Saint qui nous précède ? Même devant l'énigme évoquée de la rencontre de « l'homo religiosus » et de « l'homo areligiosus ».

Si cette interrogation est juste, cela voudrait dire que nous ne serions pas en situation de chercher les moyens appropriés pour adapter notre vie ecclésiale, son discours et son rapport à la société, mais bien d'accueillir un véritable appel à la conversion. En l'occurrence, cela voudrait dire qu'il conviendrait de comprendre la situation dans laquelle nous vivons, non pas d'abord comme une désaffection par rapport à la tradition qui fait la richesse de l'Eglise chrétienne, mais comme la nouvelle Galilée, celle de ces temps nouveaux, où l'Evangile nous promet que le Christ nous précède et nous donne rendez-vous.

Comment se pose la question dans le cadre particulier de la pastorale du tourisme ?

L'éclairage d'un sociologue, Grégoire Postel-Vinay, me semble à mettre au cœur de notre réflexion. Depuis un siècle et demi « le temps et la qualité du travail dans les pays riches n'a

cessé d'évoluer ». Il estime que nous sommes passés de 23% du temps de vie à 6% consacré au travail !

Deux remarques : le première dit que cette évolution n'est pas un phénomène neuf que les 35 heures auraient mis en place. La seconde dit que, regrets ou pas, cette évolution est constante, et touchera inéluctablement tous les pays du monde avec le développement des technologies, des besoins sociaux, et de la mondialisation des activités, de l'information et de la mobilité.

Les récents débats sur le lundi de Pentecôte ont fait apparaître ce que porte la société dans ce domaine des loisirs, des temps libres, de la mobilité, de l'aspiration à avoir les moyens de vivre des liens sociaux riches.

Le temps libre permet à l'homme de se choisir... avec l'angoisse de la liberté !

Le déplacement, qu'il soit libre dans le voyage ou obligé pour le travail et la misère est un dépassement : il appauvrit et enrichit. On y perd ses repères culturels, moraux, religieux.

La découverte des autres (mobilité et communication) choque nos convictions et nous contraint à la rencontre.

La PRTL est ainsi à l'avant-garde des problèmes que pose la « mondialisation » actuelle. Elle doit s'interroger sur ce qu'elle fait : prépare-t-elle l'homme à cette situation nouvelle. Contribue-t-elle à sauver les meubles provisoirement dans une évolution inévitable ? Il lui faut souvent limiter les blessures de la mobilité. Mais elle ne doit pas fournir seulement une fausse protection : « *Ma chapelle portative est-elle l'église du village qu'on emporte en voyage ?* » « *Chic, il y a un prêtre parmi nous : on ne sera pas obligé de chercher une messe dans la ville qu'on va visiter !* » « *Dans le groupe qui arrive, il y a des chrétiens : il faut donc leur offrir une messe !* »

Au fond, la question sous-jacente concernant le rapport temps libre /temps de travail est celle des relations humaines. Ce sont nos relations qui nous font vivre.

3/- proposer la foi dans cette société : des temps nouveaux pour l'évangile

Faire naître des disciples.

Si nous admettons ces hypothèses de travail, nous pouvons, à partir d'elles, réfléchir à la vie ecclésiale, à sa mission, et à la façon de la vivre. Il me semble que, tenant compte de l'analyse des courants qui sont au travail dans la société, nous pouvons retenir quelques leçons pour la compréhension de la manière de concevoir la mission confiée à l'Eglise.

La situation actuelle : nouvelle Galilée. L'homme contemporain attache plus d'importance à sa démarche personnelle qu'à son appartenance. Il est en recherche d'adhésion à des personnes qui incarnent des éléments fondamentaux qui lui semblent suffisamment justes et vrais pour motiver ses choix. L'authenticité prend une place de premier choix. C'est l'expérience qui fait qui fait autorité. Ces éléments bouleversent la donne de la transmission. Ce n'est plus l'institution qui fait poids, mais le témoin qui donne un sens, et qui permet de s'identifier. Cela ne vaut évidemment pas que pour « les autres ». Si nous appartenons à notre époque, nous sommes baignés dans ces mêmes eaux !

Je pourrais traduire en disant que nos contemporains, donc nous aussi, nous cherchons plus, et accordons plus d'importance, aux témoins qu'aux maîtres (voir Paul VI, *Evangelii nuntiandi*). Si cela est vrai, nous avons là un élément fondamental pour la proposition de la foi, au moins à mes yeux.

En effet, en rigueur de termes, ce que nous avons à proposer, ce n'est pas d'abord l'inscription dans une institution, pas même peut-être la foi, mais l'adhésion à quelqu'un : Jésus-Christ, et à sa suite, au groupe des disciples qui donnent corps à sa Parole. Il ne s'agit pas pour nous de quadriller la vie de la société en étant présent sur tous les « terrains », dans la logique du territoire, mais de contribuer à engendrer des disciples au Christ, dans la logique du respect de chaque personne, et de son histoire. Il ne s'agit pas pour nous d'être en situation de contrepoids, ou de source qui irrigue, mais de signe, de sacrement, qui exprime par des gestes incarnés, dans des alliances, l'alliance de Dieu avec les hommes, qui a pris corps en Jésus-Christ.

Les noms donnés à l'enfant qui vient de naître, dans l'Évangile de Luc, donnent une indication : Emmanuel, Dieu-avec-nous, et Jésus, Dieu-sauve. Si nous sommes les disciples de ce Jésus, et que nous entendons son invitation de la fin de l'Évangile de Matthieu « *Allez donc, et de toutes les nations faites des disciples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* » (mat 28, 19), elle nous pousse à la logique de l'incarnation. Incarnation dans toutes les nations, ailleurs donc, en Galilée et au-delà, pour faire naître des disciples, des êtres libres pour aimer et servir à la manière du Christ.

De l'habitude à l'accueil du nouveau. Il faut y aller. Il faut sortir de chez nous, de notre « île ». Qu'elle soit territoriale, mais plus profondément, qu'elle soit culturelle et inscrite dans une certaine conception des choses. Les nations, par définition, sont un monde autre, déroutant, dont la langue est à apprendre et les richesses à découvrir. Nous sommes donc invités au discernement, et au respect de l'autre. A moins que ce ne soit l'inverse : au respect de l'autre et au discernement.

La relation avec les croyants des autres courants religieux, à la quelle Jean-Paul II attache tant d'importance, et qui est vécue dans de nombreux diocèses du monde, est située bien à sa place dans ce contexte. Bien sûr il n'est pas question de syncrétisme théologique. Mais plutôt de vivre le voyage vers les « nations », pour y déceler les semences du Verbe de Dieu. Et aussi pour donner corps à notre conviction que Dieu est Père, et qu'il fait de nous tous, sa création, des frères en humanité. Donner corps à Son alliance, en vivant autant qu'il est possible, des alliances. Nous avons un témoignage à donner. Nous avons aussi à apprendre, comme Paul sur les routes du bassin méditerranéen.

Cela veut dire que nous avons à entendre ce que nos contemporains attendent. Nous avons à considérer ce qui compte à leurs yeux. L'authenticité des témoins, la cohérence entre le discours tenu, et les gestes vécus. Nous avons à prendre au sérieux que notre témoignage sur le Christ et sa Bonne Nouvelle n'aura de poids que dans la mesure où il sera lesté de la vérité de nos actes, cette fameuse vérité qui aujourd'hui est attendue, reçue, et vécue de façon renouvelée. Pas de mission de l'Église et des chrétiens qui ne passe par une conversion évangélique de notre vie. Pas d'engendrement de disciples au Christ qui ne suppose notre propre naissance à la fidélité à sa Parole. Pas d'annonce de l'évangile du Christ qui n'appelle de notre part d'entrer dans l'attitude

de celui que nous annonçons : respect et bienveillance pour chacun, miséricorde, confiance et espérance.

De l'appartenance à l'adhésion. Nous avons bien besoin les uns des autres pour donner visage au Christ. Chacun complétant et corrigeant les limites des autres. Personne n'est universel.

Dans ces temps nouveaux, l'annonce de l'Évangile, la proposition de la foi, de l'adhésion au Christ, appellent notre propre engagement sur le chemin même que nous prétendons proposer. Elles appellent notre conversion, avant nos stratégies. C'est l'authenticité même de cette conversion, de notre vie évangélique, qui fera des chrétiens des témoins crédibles et recevables. Elle prendra corps dans notre capacité de travailler avec d'autres au service de l'Homme, de la société, du bien commun. C'est d'elle que pourra naître l'interrogation pour chacun, et qui pourra lui indiquer le chemin pour devenir, à son tour, disciple du Christ. C'est la vérité, l'authenticité, du groupe des disciples, de l'Église donc, qui pourra faire entendre l'invitation à le rejoindre, à s'inscrire dans le nombre de ceux qui marchent « à la suite de Jésus ». Même si les modalités de l'adhésion peuvent prendre plusieurs types de forme, et aussi du temps pour être pleinement assumées.

4/- la Pastorale des réalités du tourisme et des loisirs.

Il y a les relations que nous vivons en dehors de notre travail (famille, amis, vie associative, loisirs, sports, etc...). Elles sont tout aussi essentielles. Elles sont marquées souvent par une plus grande continuité dans les étapes successives de la vie : de l'enfance à la retraite. Elles aussi demandent du temps.

Gestion de tensions. Nous savons d'expérience que le rapport entre ces deux exigences est source de tensions personnelles et institutionnelles. Il faut trouver des équilibres, qui par définition sont instables. Nous avons aussi besoin de temps pour nous-mêmes. Le tout de notre temps ne peut pas être saturé de relation, au risque du clash. Nous avons un besoin vital de dégager du temps de respiration personnelle (ne serait-ce que celle du sommeil !), pour prendre de la distance, pour interpréter et comprendre ce que nous vivons, pour nourrir notre capacité d'être en relation. Nous avons aussi besoin de temps pour vivre le minimum de solidarité que la vie nous propose : devant la maladie, la solitude, les périodes de difficultés.

Quand nous nous disons « *je n'ai pas le temps* » n'est-ce pas pour n'avoir pas à reconnaître que « *je n'ai pas pris le temps* » ? Quand l'urgence se présente, et que le choix s'impose, comme par miracle nous trouvons les moyens d'aménager notre temps.

Le temps biblique. L'histoire du peuple de Dieu est marquée depuis les origines par cette question de l'utilisation de notre capital temps. « *Il y eut un soir, il y eut un matin, et ce fut le jour suivant* ». Le temps est au centre du récit de la création. Le peuple d'Israël a mis au cœur de ses références le jour sacré du Shabbat : un jour chômé, intouchable, qui s'impose aussi à l'étranger et à l'esclave. Il y a encore les années jubilaires : elles viennent régulièrement remettre les compteurs à zéro, y compris pour les dettes contractées.

La référence au temps touche donc les rythmes de la vie, organise les relations sociales et économiques de la société juive, et concerne tout le monde. La gratuité du don de Dieu prend

corps pour les fils d'Israël dans les espaces de gratuité que la loi même organise dans le temps de l'homme. Cette loi est à la fois religieuse et civile. Les deux sont imbriquées l'une dans l'autre.

L'expérience du Christ. Ne serait-ce pas dans cette sagesse humaine et spirituelle que le Christ Jésus, fils de son peuple, puise son attention unique et totale à la relation humaine ? A quoi ouvre-t-il chacun de ses interlocuteurs, sinon à guérir et construire sa façon d'être en relation ?

Le Christ aussi a du vivre les tensions entre les appels reçus de ses frères et la nécessité de se retirer, seul, pour prier. Il a pris le temps de construire et entretenir sa relation à son Père pour aller jusqu'au bout du don de lui-même à ses frères. C'est cette relation vitale avec son Père qui lui a permis de vivre sa fidélité jusqu'à affronter la mort dans la confiance : « entre tes mains, Père, je remets mon esprit ». Une telle disposition ne se construit pas en un jour ! Elle demande du temps et de la persévérance. Mais c'est aussi cette alliance qui lui a donné d'être vu par ses amis relevés de la mort.

Un espace pour le souffle de la vie. Je crois que notre gestion du temps, la résolution des conflits qu'elle réclame, la mise en forme, jusque par la loi, qu'elle suppose, peut-être comprise par les croyants comme cet espace incarné où se nouent nos alliances entre nous, et donc notre alliance avec Dieu. Au dire de Jésus, les deux vont de paire.

Nous sommes responsables les uns des autres dans notre capacité de gérer notre temps. S'il est vrai que notre temps doit laisser une place de choix à la relation, et aussi à la respiration personnelle, c'est donc bien de l'essentiel dont il est question dans la répartition temps travaillé/temps libéré. Au delà de l'organisation de la vie économique, il y va de la capacité de toute personne à vivre sa vie dans la respiration du souffle de l'Esprit du Christ, qui est Esprit de relation.

La gestion du temps est éminemment spirituelle. Même si tous ne la regardent pas comme cela. Même si une DRH ne la nomme pas de cette façon. Même si les politiques sont attachés au respect de la laïcité ! C'est dans la façon dont on la comprend et dont on la vit que sont créés les conditions d'une vie qui humanise, et qui donc permet de faire l'expérience de relations justes et vraies. Et nous savons que « *celui qui aime connaît Dieu* » depuis que St Jean l'a écrit dans une de ses lettres.

Il me semble que ce que nous vivons dans le cadre de la PRTL touche bien au cœur de toutes ces questions : - l'homme, et l'homme comme il est et vit aujourd'hui, - la gestion du temps et ce qu'elle permet dans nos relations, dans la construction de la personne et de ses liens sociaux, - la société dans ses dimensions historiques, culturelles, et économiques, où la part du loisir et du tourisme tient une place de choix, pour permettre de se situer dans le temps et dans l'espace, - la vie ecclésiale quand elle veut être service, témoignage, et chemin du Christ vers chacun, et de chacun vers le Christ, mais aussi célébration du don de Dieu et de son appel à vivre.

5/- relire la fécondité de nos priorités

Il s'agit ici de relire les priorités que nous nous sommes données ensemble, en les écoutant dans l'éclairage de ce que je viens de développer devant vous. A nous ensuite de profiter de nos

journées nationales pour entrer plus avant dans le détail de cette relecture, à partir de votre expérience.

L'assemblée des participants aux journées nationales de mars 2002 a retenu
quatre domaines à privilégier

I. S'inscrire dans une société en évolution

Pour pouvoir proposer la foi en Jésus-Christ et l'expérience de la vie en Eglise, nous devons **rester attentifs aux évolutions de la société**. Nos propositions ne pourront être reçues qu'à condition qu'elles tiennent bien compte des attentes, des questions, du langage de l'homme contemporain. C'est en particulier vrai pour la génération des plus jeunes (adolescents et jeunes adultes).

Nous choisissons donc de travailler pendant ces quatre années à mieux connaître ce qui traverse et transforme la vie en société. Nous veillerons à connaître les courants contemporains touchant :

- à la culture
- au travail
- aux nouvelles techniques de communication
- aux loisirs
- au sport
- aux richesses et aux pauvretés
- aux nouveautés et à ce qui disparaît
- aux évolutions du langage
- à la mobilité sous toutes ses formes
- à la saisonnalité.

*Chaque équipe diocésaine veillera à **mettre en place des lieux et des temps pour aborder ces sujets de façon concrète**, et avec l'aide de personnes ayant déjà travaillé ces questions qui aideront à vivre les évolutions jugées nécessaires. L'équipe diocésaine cherchera les chemins pour rendre acteurs de leur cheminement et de leurs découvertes les personnes auxquels elle s'adresse.*

II. Travailler ensemble

La Pastorale des Réalités du Tourisme et des Loisirs est un des aspects de la mission de l'Eglise dans son ensemble. Elle est au contact de ceux qui travaillent dans ce monde professionnel ainsi que de ceux qui vivent les loisirs et le tourisme. Pour accomplir correctement sa mission **la Pastorale des Réalités du Tourisme et des Loisirs ne peut rester isolée**. C'est le premier acte du Christ : rassembler des hommes, qui deviennent disciples, qui deviennent Eglise.

Nous cherchons à améliorer, ou à créer, les relations avec les autres services d'Eglise qui se préoccupent de sujets que croise la pastorale du tourisme : pèlerinages, liturgie, art sacré, art culture et foi, catéchèse, pastorale des jeunes, formation, communication, afin de rendre un meilleur service dans les relations avec :

- a) ceux qui sont investis au titre de leur travail dans cet aspect de la vie de la société.

b) ceux qui vivent le loisir et le tourisme pendant leur temps libre

*Chaque équipe diocésaine fera l'inventaire des partenaires possibles ou existants. Elle fera des propositions pour développer des actions communes. Elle veillera à **mettre l'accent sur le service** qu'elle peut rendre avec d'autres acteurs de la vie ecclésiale aux touristes et aux professionnels.*

III. Se former

La formation suppose de **travailler en équipe**. Elle peut prendre différents visages :

- **Partager** l'expérience vécue, apprendre à la nommer et à en rendre compte, accueillir l'expérience d'autres.
- **Relire** cette expérience et structurer sa compréhension pour lui donner tout son poids humain et évangélique.
- **Vérifier** la qualité chrétienne de ce qui est vécu par un travail de type spirituel et théologique.
- **Apporter** un soin particulier aux différents modes de célébration.

Cela peut conduire à des décisions pour améliorer encore ce qui est déjà vécu. La formation nous aide à vivre des déplacements, des conversions, reconnaissant l'appel du Seigneur à travers les autres. L'attention portée à la vie de nos contemporains peut nous permettre de reconnaître les traces de l'Esprit qui travaille dans nos vies.

Nous désirons créer les temps et les lieux où ce travail puisse se faire. Il n'est pas nécessaire de faire des choses « en plus », mais d'abord de veiller à laisser une place conséquente à ces partages et réflexions dans le travail en équipe de la Pastorale des Réalités du Tourisme et des Loisirs déjà en place.

A partir de là, proposer la foi suppose de communiquer. Se former à l'approche et à l'usage des techniques de communication (anciens et nouveaux) est donc nécessaire : documents écrits, panneaux, audiovisuel, informatique et internet. Notre témoignage gagnera en crédibilité par la qualité de son expression.

*Chaque équipe diocésaine incitera les acteurs du diocèse à **inscrire dans le rythme habituel la préoccupation de la formation**. Elle suggèrera de faire appel à des personnes compétentes dans ces différents domaines. Elle pourra aussi saisir ou provoquer l'occasion de rencontres diocésaines, régionales ou nationales pour vivre cette formation en continue.*

IV. Vivre l'ouverture et la solidarité

• Tous ne bénéficient pas de facultés pour vivre loisirs et tourisme. Nous constatons qu'il s'agit souvent **des plus pauvres**, économiquement et culturellement, de notre société. Mais aussi, parmi les professionnels, il en est qui vivent des situations difficiles : c'est vrai en particulier de petites entreprises ou de certains travailleurs saisonniers.

- La rencontre **d'autres cultures** ou **d'autres religions** est devenue une question que l'on ne peut ignorer. Sur notre territoire, par ceux qui y vivent ou ceux qui nous visitent. Mais aussi dans les pays du monde entier que beaucoup de français vont découvrir.

- **La mobilité** est le fait de beaucoup. Les voyages à l'étranger, et souvent à destination de pays économiquement pauvres et culturellement riches, se sont considérablement développés. La mobilité peut être aussi vécue comme une contrainte.

- **La fête**, fréquemment organisée de façon locale, rassemble beaucoup de personnes dans un mode particulier de relation. Elle marque le rythme du temps. Elle est un domaine où peuvent se vivre des signes de solidarité et d'ouverture..

Nous souhaitons intégrer plus et mieux ces appels et chercher des moyens pour être acteurs, avec d'autres, dans ces quatre domaines. Ils nous invitent à ne pas nous refermer sur nous-mêmes, sur le plus facile. Ils ont pour nous saveur d'appel évangélique.

*Chaque équipe diocésaine veillera à **confier à des personnes le soin de prendre en charge ces réalités** pour qu'elles soient présentes à sa recherche, et à ses découvertes. Ces personnes entreront en contact avec d'autres instances, civiles ou ecclésiales, pour contribuer à mener des actions dans ces domaines. Les fêtes vécues de multiples façons sont un des domaines dans lequel cela pourra se réaliser. Les équipes diocésaines donneront un écho à ce qui se cherche et se réalise, incitant par là le plus grand nombre à prendre sa part.*